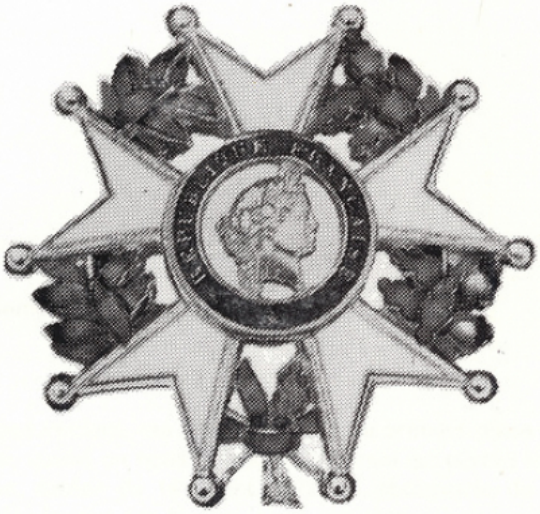
A Thérèse Villeneuve, chevalier de la Légion d'Honneur. Discours prononcé à Châteaugiron le 17 octobre 1992

Numéro d'inventaire : 2016.39.16
Auteur(s) : Marcel Leherpeux
Type de document : imprimé divers
Période de création : 4e quart 20e siècle
Date de création : 1992
Matériau(x) et technique(s) : papier
Description : Feuillets agrafés
Mesures : hauteur : 26,8 cm ; largeur : 20,4 cm
Notes : Une vie d'institutrice
Mots-clés : Iconographie, biographies, souvenirs de pédagogues
Autres descriptions : Langue : Français
couv. ill.
Nombre de pages : Non paginé
Commentaire pagination : 4 p.



A Thérèse VILLENEUVE

CHEVALIER DE LA LEGION D'HONNEUR

Marcel LEHERPEUX

OFFICIER DE LA LEGION D'HONNEUR

DISCOURS PRONONCÉ A CHATEAUGIRON

LE 17 OCTOBRE 1992

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Le 15 juillet dernier, nous venions, ma femme et moi, de prendre place dans l'avion qui devait nous conduire à Bergen, en Norvège, quand on nous distribua le journal qui portait les nominations et les promotions dans la Légion d'Honneur, datées du 14 juillet 1992. La découverte du nom de Mme VILLENEUVE nous remplit d'une joie si profonde que les larmes nous montèrent aux yeux. A peine installés sur le bateau à bord duquel nous allions naviguer jusqu'au Grand Nord, nous rédigeâmes un télégramme qui, si la radio du bord n'avait pas attendu le lendemain matin pour le transmettre, serait arrivé avant l'annonce officielle de la nomination et qui, de toute façon, arriva avant tous les autres.

En même temps que j'expédiais ce télégramme, je me pris à rêver que je pourrais être le parrain. Etait-ce le désir inconscient de faire aussi bien que ma femme qui avait été, voilà bientôt trente ans, la marraine de Bertrand VILLENEUVE ? Elle avait été la marraine du fils. Si je devenais le parrain de la maman, nous serions à égalité !

Et puis quelque chose nous pousse à nous précipiter dans ce triangle Châteaugiron-Rennes-Liffré, que nous appellerions volontiers le triangle Villeneuve, chaque fois qu'un événement important, heureux ou malheureux, survient dans cette famille. Ainsi ai-je assisté en 1972, année de la mort de mon père, aux obsèques de M. SALCEDO, le père de Mme VILLENEUVE, et étions-nous présents au mariage de Thérèse et de Michel, à celui de Cécile et de François, à celui de Bertrand et de Sylvie. Ces deux jeunes ménages sont aujourd'hui dans la salle. Je les salue affectueusement. Ils arrivent tous les deux de cette belle région de Normandie qui s'appelle le Perche où nous passons ma femme et moi la plus grande partie de notre vie. Vous voyez que le destin s'emploie à nous rapprocher.

Mais la raison la plus profonde et la plus consciente, du désir immédiatement ressenti d'être choisi comme parrain par Mme VILLENEUVE, née Téresa SALCEDO, pour la désigner comme la désigne le journal officiel, était que ce serait une grande joie et aussi un très grand honneur pour moi de lui remettre la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. J'y reviendrai.

Observons maintenant la trajectoire parfaite qui conduit la modeste et brillante élève que ma femme a connue au Collège Moderne de Rennes et qu'elle a toujours considérée comme la meilleure, en Français, de toutes celles qu'elle a rencontrées au cours de sa carrière, à sa présente situation de

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Le 15 juillet dernier, nous venions, ma femme et moi, de prendre place dans l'avion qui devait nous conduire à Bergen, en Norvège, quand on nous distribua le journal qui portait les nominations et les promotions dans la Légion d'Honneur, datées du 14 juillet 1992. La découverte du nom de Mme VILLENEUVE nous remplit d'une joie si profonde que les larmes nous montèrent aux yeux. A peine installés sur le bateau à bord duquel nous allions naviguer jusqu'au Grand Nord, nous rédigeâmes un télégramme qui, si la radio du bord n'avait pas attendu le lendemain matin pour le transmettre, serait arrivé avant l'annonce officielle de la nomination et qui, de toute façon, arriva avant tous les autres.

En même temps que j'expédiais ce télégramme, je me pris à rêver que je pourrais être le parrain. Etait-ce le désir inconscient de faire aussi bien que ma femme qui avait été, voilà bientôt trente ans, la marraine de Bertrand VILLENEUVE ? Elle avait été la marraine du fils. Si je devenais le parrain de la maman, nous serions à égalité !

Et puis quelque chose nous pousse à nous précipiter dans ce triangle Châteaugiron-Rennes-Liffré, que nous appellerions volontiers le triangle Villeneuve, chaque fois qu'un événement important, heureux ou malheureux, survient dans cette famille. Ainsi ai-je assisté en 1972, année de la mort de mon père, aux obsèques de M. SALCEDO, le père de Mme VILLENEUVE, et étions-nous présents au mariage de Thérèse et de Michel, à celui de Cécile et de François, à celui de Bertrand et de Sylvie. Ces deux jeunes ménages sont aujourd'hui dans la salle. Je les salue affectueusement. Ils arrivent tous les deux de cette belle région de Normandie qui s'appelle le Perche où nous passons ma femme et moi la plus grande partie de notre vie. Vous voyez que le destin s'emploie à nous rapprocher.

Mais la raison la plus profonde et la plus consciente, du désir immédiatement ressenti d'être choisi comme parrain par Mme VILLENEUVE, née Téresa SALCEDO, pour la désigner comme la désigne le journal officiel, était que ce serait une grande joie et aussi un très grand honneur pour moi de lui remettre la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. J'y reviendrai.

Observons maintenant la trajectoire parfaite qui conduit la modeste et brillante élève que ma femme a connue au Collège Moderne de Rennes et qu'elle a toujours considérée comme la meilleure, en Français, de toutes celles qu'elle a rencontrées au cours de sa carrière, à sa présente situation de